

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 76 (1931)
Heft: 12

Artikel: Caractères des armées modernes
Autor: Debeney
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.25		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1. 50

DIRECTION ET RÉDACTION :
Major R. Masson, avenue Druey, 11, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENT, VENTE :
Imprimeries Réunies, S.A., Av. de la Gare, 23, Lausanne. Compte chèques post. II.217

ANNONCES :
Agence de Publicité Gust. Amacker, Palud, 3, Lausanne.

Caractères des armées modernes.¹

I. COMMENT SE POSE LA QUESTION.

Lorsqu'une guerre éclate après une longue période de paix, elle débute toujours par des surprises. Quels que soient en effet la pénétration et l'esprit de recherche de ceux qui ont charge de préparer les armements d'un pays, leurs investigations reposent sur des expériences de manœuvre et de polygone ; les effets d'une organisation et surtout d'un armement n'apparaissent complètement qu'à la lueur des événements, leurs propriétés techniques s'amplifient ou s'atténuent en raison de leurs répercussions sur le moral des troupes.

L'incertitude qui s'attache aux débuts d'une guerre provoque les esprits à chercher dès le temps de paix à poursuivre une solution de l'énigme et à arracher au Sphinx le secret de demain. Rien d'étonnant donc à ce que l'impression de

¹ M. le général Debeney, ancien chef d'état-major général de l'Armée française, membre du Conseil supérieur de la guerre, a bien voulu nous remettre, avec autorisation de le publier, le texte intégral de la remarquable conférence qu'il donna, récemment, en Suisse, à l'intention de nos sociétés d'officiers. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de nos vifs remerciements pour ce geste obligeant, qui sera apprécié à sa juste valeur par tous nos lecteurs. (Réd.)

la dernière guerre fasse éclore tant d'hypothèses sur la forme que revêtirait une autre guerre et suscite une telle abondance de prophètes.

Pour les uns le conflit se résoudra immédiatement dans les airs : les populations affolées par le bombardement et par l'incendie de leurs maisons arracheront elles-mêmes les armes des mains de leurs gouvernants et imposeront la soumission à tout prix ; pour d'autres la question sera réglée par un savant qui sortira de son laboratoire un secret infernal dont les produits sèmeront sur des régions entières l'asphyxie et la mort ; d'autres enfin ressuscitent une formule que lança jadis Von der Goltz dans son livre célèbre « Das Volk in Waffen » en évoquant le retour aux armées de métier.

« Un nouvel Alexandre surgira qui, à la tête d'une petite troupe d'hommes parfaitement armés et exercés poussera devant lui des masses énervées qui, dans leur tendance à toujours s'accroître, auront franchi les limites prescrites par la logique et qui, ayant perdu toute valeur, se seront transformées comme les Pavillons verts de la Chine en une innombrable inoffensive cohue de bourgeois boutiquiers. »

Cette méthode imaginative n'est pas négligeable, mais je crois qu'elle ne peut donner de sérieux résultats qu'à la condition de tableer sur une date déterminée pour l'éclosion du cataclysme ; autrement une nouvelle invention, un événement politique peuvent changer du tout au tout les conditions qui inspirent l'hypothèse d'aujourd'hui et suggérer une nouvelle hypothèse infiniment plus vraisemblable.

Ah ! si on connaissait la date, la date fatale où le monde tremblera de nouveau. Mais cette connaissance implique une volonté de guerre et, seule, pourrait connaître cette date la Puissance qui préparerait une guerre pour un but déterminé, dans un délai déterminé : la guerre à échéance, comme on dit. Cette hypothèse nous est interdite du fait que l'immense majorité des Puissances a apporté tout récemment sa signature au Pacte de Paris, au Pacte *Briand-Kellog*.

Sauf dans le cas de la guerre à échéance, la méthode imaginative, avec sa variété d'hypothèses, se présente donc comme un excellent procédé d'études, mais elle n'offre qu'un

terrain mouvant sur lequel on ne saurait pratiquement ni asseoir des institutions ni organiser des fabrications.

Une autre méthode plus terre-à-terre, mais plus positive, consiste à dégager l'expérience contenue dans les événements de la dernière guerre, à en préciser le caractère général et à tirer de ce caractère les conséquences qui en découlent fatalement ; il ne s'agit pas de cristalliser ces enseignements pour en faire une formule, il s'agit au contraire de voir, de définir l'orientation générale qu'ont accusée les phénomènes du champ de bataille et de s'efforcer d'en préciser les conséquences.

Ce caractère est d'ailleurs si frappant qu'à peine est-il besoin de le justifier, mais il importe de le définir nettement et, dans ce but, de rappeler son origine, ou, mieux, son principe : c'est l'application des progrès scientifiques de l'époque aux industries de la guerre, application qui s'est faite à la cadence accélérée caractéristique des progrès industriels de notre époque ; le résultat fut une transformation de l'armement si complète qu'elle a imposé d'une façon définitive la prépondérance du matériel — et voilà le phénomène essentiel, indiscutable qui est apparu aux yeux de tous avec la plus brutale, la plus meurtrière des évidences et qui résume, pour ainsi dire, la tragique expérience de la Grande Guerre.

II. REMANIEMENT DU MATÉRIEL

En temps de paix, on a peine à se faire une idée exacte de l'importance que présente l'armement. C'est pourtant l'élément solide autour duquel se cristallisent tous les autres éléments de la puissance militaire : l'organisation, par exemple, n'a pour objet que de mettre en valeur l'armement et la manœuvre n'a pour but que de combiner les effets de ce même armement.

Comment d'ailleurs, en temps de paix, arriver à préciser la valeur réelle d'un armement : l'armement ne se prête qu'à des expériences de polygone, les plus délicates qui soient, parce qu'elles n'en rendent ni l'effet meurtrier, ni l'effet moral ; les efforts de l'imagination n'arrivent pas à rendre l'effet produit sur les nerfs du combattant par le tac-tac de la mitrail-

leuse, « cette grêle de mort dont on pense qu'elle ne s'arrêtera jamais » ou par le sifflement qui caractérise certains calibres d'obus, ou encore par l'odeur qui flotte sur un terrain longuement bombardé. Survient soudain une guerre ; l'armement donne ses pleins effets, sanglants et douloureux et, sans conteste, il reprend sa place qui est la première.

a) *Les progrès de l'armement.*

Cette place, le XIX^e siècle, époque du progrès industriel, l'avait déjà marquée en accusant à chaque conflit l'apparition de matériels nouveaux, et, à égalité d'instruction, l'influence décisive de ces matériels sur l'issue des opérations. La campagne d'Italie en 1859 révélait la valeur du canon de 4 français ; à Sadowa se montrait le fusil prussien Dreyse ; enfin en 1870 le canon Krupp écrasait notre infanterie pourtant armée du chassepot. C'étaient bien des progrès en onze ans. Ils se continuent pourtant et on les suit à la piste au Transvaal où on innove la poudre sans fumée, en Mandchourie et dans les Balkans où les mitrailleuses, et plus timidement l'artillerie lourde, se manifestent sur le champ de bataille.

Puis arrive la grande guerre et alors ce n'est pas un fusil nouveau, ce n'est pas un canon perfectionné qui apparaissent ; c'est une éclosion formidable, ininterrompue d'engins diaboliques dont la nomenclature revêt le caractère d'une encyclopédie, l'encyclopédie de la mort.

En réalité c'est bien toujours le projectile qui tue, mais toutes les sciences, toutes les industries se sont coalisées pour rendre ce projectile, qu'il soit balle ou obus, plus sûr et plus meurtrier. Les unes augmentent sa portée jusqu'à des distances invraisemblables, ou même le suspendent dans les airs comme une menace obsédante, ou au contraire le glissent sournoisement sous l'eau ; les autres accélèrent sa fréquence et arrivent à le débiter non plus à la minute, mais à la seconde ; on augmente sa capacité intérieure jusqu'à en faire une machine infernale ; on le bourre d'explosifs de plus en plus puissants ou même de gaz asphyxiants, toxiques ou lacrymogènes. Enfin les sciences qui semblaient les plus pacifiques, comme l'optique et l'acoustique, s'emploient à rechercher et

à découvrir ses objectifs dans les plis de terrain les mieux défilés ; elles dirigent ensuite son tir et le règlent minutieusement de manière à lui conférer une précision de plus en plus meurtrière.

Aussi l'armement ne comprend-il plus des instruments simples, comme un fusil et un canon, actionnés par un tirailleur ou un pointeur, il comprend des machines, de vraies machines avec tous leurs rouages compliqués et avec un atelier complet pour en assurer le service.

Ces machines sont de deux sortes ; les unes procèdent d'une transformation, les autres d'une innovation.

La transformation a naturellement porté sur les instruments séculaires du soldat, ceux que jusqu'à ce jour on considérait comme les seuls clients authentiques des musées de l'armée.

Tout d'abord le fusil, le vieux fusil, descendant vénérable de l'arquebuse et du mousquet, est devenu la mitrailleuse légère ou lourde ; au lieu de dix balles au grand maximum, celle-ci en lance 400 en moyenne par minute et peut aller jusqu'à 5 et 600 avec une précision inconnue au fusil. Entrés en campagne avec 5000 mitrailleuses, nous nous trouvons au moment de l'armistice à la tête de 105 000 mitrailleuses ou fusils mitrailleurs : le fusil, arme individuelle s'il en fut, avait largement cédé le pas à la machine collective servie par une petite équipe.

Certes le canon avait fait des progrès depuis le temps où les frères Bureau appuyaient du feu de leurs bombardes les charges de Jeanne d'Arc à Patay ; pourtant l'époque n'est pas trop éloignée, 1870, où il se chargeait encore par la bouche avec un écouvillon et où il dépointait à chaque coup. Au début de la guerre néanmoins, il possédait les qualités essentielles du canon moderne, chargement par la culasse, rapidité de tir, hausse indépendante. Il n'y eut, au cours de la campagne, qu'à perfectionner les affûts et à instaurer une variété de calibres qui s'étendit depuis le petit canon d'infanterie de 37 jusqu'aux mastodontes que seule pouvait remorquer une locomotive. C'étaient déjà des améliorations notables auxquelles vinrent s'en ajouter d'autres, plus efficaces encore

peut-être, apportées à la constitution des projectiles eux-mêmes, mais somme toute ce n'étaient que des améliorations.

La véritable transformation du canon s'opéra dans la manière de le servir ou plus exactement de le tirer. Le canon n'existe plus comme organe de tir, il est remplacé par la batterie ; que la batterie comprenne six, quatre, trois ou deux pièces, peu importe, c'est la batterie seule qui est en état d'exécuter le tir. Mais aussi quel luxe d'appareils inconnus à Gribeauval ou à Drouot ! Téléphone, antenne de télégraphie sans fil, panneaux de signalisation, planchette de tir, alidade, éclimètre, goniomètre, sitogoniomètre, théodolite, baromètre, hygromètre, etc... s'étaient au milieu des batteries tandis qu'au-dessus d'elles planent ballons et avions et que plus loin, dans les observatoires, des lunettes aux formes étranges fouillent l'horizon et que des appareils bizarres s'efforcent de capter le bruit des détonations. Tout cet arsenal est nécessaire à la batterie pour déterminer avec une précision mathématique l'emplacement des buts les plus éloignés et dissimulés, pour régler les points de chute des projectiles, pour transmettre les observations et les ordres, pour mesurer les déviations qu'imposera la vitesse du vent ou la température du moment. Le canon, le vieux canon est incorporé dans un atelier aux multiples machines et s'est transformé de ce chef en la plus complexe des machines.

Et le fil télégraphique dont nous étions si fiers de pouvoir relier entre eux nos quartiers généraux ! il s'est vite divisé en une infinité de fils téléphoniques qui couraient jusqu'aux postes les plus avancés ; il s'est même volatilisé pour faire place aux appareils de télégraphie sans fil ou d'optique. Quelle extension ont prise les seules machines téléphoniques, on en aura une idée en observant qu'en 1917 pour un seul kilomètre de front on comptait mille kilomètres de fils téléphoniques.

Ces transformations apportées à nos vieilles armes ne furent certes pas les seules, mais il suffit d'indiquer ici les plus importantes, les plus caractéristiques pour passer tout de suite dans le domaine des innovations.

C'est d'abord l'automobile. Certes l'emploi en était prévu avant 1914, mais dans quelle infime proportion : quelques

voitures de tourisme pour les états-majors et quelques camionnettes pour le matériel léger. Or voilà qu'au bout de peu de mois le camion prolonge le chemin de fer pour le transport des munitions et du gros matériel, il le supplée même dans certains cas et la noria des camions sur la fameuse Voie Sacrée va sauver Verdun ; il devient un instrument de manœuvre stratégique en transportant le personnel de divisions entières qu'il jette dans la bataille au bon moment, comme en 1918 devant Amiens ou Château-Thierry. Les chiffres sont particulièrement éloquents : de 6000 au commencement de la guerre le nombre des véhicules automobiles passe à 90 000 en fin de campagne. D'ailleurs, l'automobile a voulu entrer plus directement dans la lutte et l'invention de la chenille le lui a permis : on l'a vu amener les gros canons sur le champ de bataille même et, bien mieux, elle a revêtu la carapace d'un char blindé pour déboucher brusquement à travers les fils de fer, promener ses mitrailleuses au milieu et même en avant des vagues d'assaut, et conquérir fièrement des lauriers de victoire aussi bien à la bataille de la Somme entre les mains des Anglais, que le 18 juillet entre les mains des Français.

Quelles que fussent ses formes, camion, artillerie à tracteur, auto mitrailleuse ou char d'assaut, la machine automobile n'était, à tout prendre, qu'une première application du moteur à essence ; une autre application de bien plus ample envergure allait se manifester et se développer avec une impressionnante rapidité : le moteur trouvait dans sa puissance la faculté de quitter la terre en s'appuyant sur des ailes sommaires et l'avion planait sur le champ de bataille. Organe de reconnaissance d'abord, il se perfectionnait au point de pouvoir faire des observations précises au bénéfice de l'artillerie, progrès d'une importance incalculable car les batteries, ayant désormais des yeux suspendus en l'air, pouvaient se défile sans autre souci que leur sécurité et, d'un point quelconque du terrain exécuter leurs tirs sous le regard de l'avion auquel les reliait la télégraphie sans fil. Enfin, de plus en plus maniable et rapide, l'aéroplane enlevait une mitrailleuse et devenait un organe de combat bientôt consacré par les prouesses

légendaires des as ; de plus en plus puissant, il emportait de grandes quantités d'explosifs loin, très loin derrière le front et Mayence, Stuttgart, Carlsruhe, Londres, Paris voyaient planer au-dessus de leurs toits la menace du bombardement.

Au service de toutes ces machines d'ailleurs, une science est intervenue dont l'entrée en ligne d'une manière aussi complète constitue bien une innovation — et de quelle importance ! Jusqu'à la dernière guerre la chimie se contentait de fournir aux engins de mort la poudre qui lance le projectile et l'explosif qui le garnit. Certes le rôle était d'importance et, bien loin de l'abandonner, la chimie n'eut cesse, au cours de la guerre, d'améliorer la qualité des poudres ainsi que la puissance des explosifs malgré les difficultés que lui opposait la raréfaction des matières premières arrêtées en route par la guerre sous-marine.

Mais l'innovation complète fut la création des gaz de combat : jamais encore sur le champ de bataille on n'avait rencontré ces adversaires sournois autant que redoutables. Les gaz ne se voient généralement pas, ils se sentent à peine et pourtant ils empoisonnent des cubes compactés d'atmosphère : on peut espérer passer entre les éclats d'obus, il n'y a pas d'intervalles dans une poche de gaz. Parfois même ils infectent le sol, et comme l'ypérite, prolongent leur action pendant plusieurs jours. Qu'ils soient lacrymogènes, vésicants ou toxiques, le combattant les ignore et il doit protéger non seulement ses voies respiratoires, mais ses yeux, ses mains et même ses vêtements. A coup sûr, le pauvre poilu avec son masque, sa cagoule et ses moufles est un témoignage parlant des innovations de la chimie, aussi meurtrières que peu esthétiques.

Ainsi, soit par la transformation de l'armement ancien, soit par des innovations complètes, un armement nouveau est apparu sur les champs de bataille de la grande guerre ; il était caractérisé par une collection impressionnante de machines à la fois délicates et puissantes autour desquelles les combattants se groupaient en équipes et qui utilisaient les ressources les plus variées des sciences les plus diverses. — Et voilà une première constatation.

b) *Le potentiel de guerre.*

On était en droit de compter que cette évolution meurtrière s'arrêterait avec la guerre et que la paix allait marquer à la fois une stabilisation de l'armement et un palier de la science militaire tout au moins pour un certain temps. Après chaque guerre il en fut toujours ainsi : lorsque les événements, par leurs violences, ne contraignent plus les esprits à s'hypnotiser sur les choses de la guerre, ceux-ci retournent naturellement aux travaux de la paix et une période d'accalmie s'installe pour plus ou moins longtemps.

Mais il était écrit que cette guerre, commencée par des surprises, se terminerait aussi par des surprises et que le phénomène d'un armement entièrement nouveau, éclos en quatre années seulement, allait prendre un aspect ou mieux une allure encore plus nouveaux qui aggravent singulièrement sa vertu maléfique.

Voilà treize ans que la guerre est terminée et la certitude est désormais générale que les changements imposés à l'armement par la guerre ne sont point finis ; bien au contraire, la période de 1918 que nous jugions un aboutissant, n'est, on le voit, qu'un commencement et l'évolution de l'armement se continue dans la paix avec une persistance qui nous scandalise.

Que les professionnels cherchent à fabriquer des mitrailleuses tirant au moins deux fois plus vite que nos bonnes mitrailleuses de la guerre, qu'ils reprennent des essais sur les fantastiques portées d'artillerie réalisées par les trop fameuses Berthas, ceci est de leur métier et il est tout naturel qu'ils continuent leur métier. L'impressionnant c'est ce qui est du domaine public, ce que tout le monde rencontre, voit et voit même tous les jours.

L'automobile a fait la guerre, rivée à la route ; or, voici qu'elle est en train de se libérer de cette servitude. Les perfectionnements réalisés dans la confection des chenilles sont tels qu'on en prévoit un emploi généralisé entraînant la circulation à travers champs des canons, munitions, vivres et du personnel. Les tracteurs agricoles ne sont-ils pas devenus

d'un usage courant ? Des autos à chenille n'ont-elles pas traversé les déserts, fait des ascensions dans la neige ? Les Anglais ont aux colonies des chars étanches destinés à franchir les rivières. Partout on ne parle que de motoriser les armées.

L'aéronautique, elle, a passé carrément dans le domaine commercial, franchissant une étape dont l'importance ne saurait être trop remarquée : non seulement le dirigeable métallique est revenu à la vie, mais l'avion se montre capable de transporter un personnel considérable, jusqu'à deux cents personnes dit-on, ou un poids équivalent, à des distances de plusieurs centaines de kilomètres. Ces progrès, qui ne peuvent que s'accroître chaque jour avec le perfectionnement des moteurs et de la construction, nous placent déjà loin de la situation de fin de guerre ; dès aujourd'hui les flottes commerciales peuvent en quelques heures s'adapter au transport de tonnes d'explosifs et les déverser sur les capitales de l'Europe. Mais l'augmentation dans les capacités de vitesse et de puissance n'est encore qu'un perfectionnement de l'aéronautique : l'innovation complète — et on la cherche — sera de libérer l'avion de la redoutable et humiliante servitude des terrains d'atterrissage. Déjà l'avion flotte sur l'eau, mais le jour où l'avion pourra se poser doucement sur le sol, n'importe où, il sera vraiment l'oiseau qui a conquis l'air. Ce jour est-il proche ou lointain ? Par quel moyen le problème sera-t-il résolu ? Nul ne le sait, mais tous nous sommes sûrs que le développement commercial du temps de paix de l'aéronautique aboutit fatalement à ce terme : à côté de l'armée de terre et de l'armée de mer se présentera une armée de l'air.

Quant aux gaz, il est entendu qu'on n'en saurait parler comme engins de guerre : une fois de plus ils sont excommuniés et nul ne s'en réjouit plus que les anciens combattants. Il est à souhaiter que l'ostracisme soit plus efficace que ne le fut celui de La Haye, car les industries chimiques capables de produire les gaz en temps de guerre sont plus florissantes que jamais en temps de paix : dans l'ombre d'un modeste laboratoire peut germer chaque jour une formule nouvelle susceptible de faire produire des tonnes d'un gaz foudroyant

par l'usine de matières colorantes réputée la plus inoffensive.

A constater ainsi que tant d'industries de la paix deviennent suspectes, l'esprit s'inquiète et se demande si la liste en est close ou si d'autres ne vont pas subitement s'y ajouter. Après tout, la plus formidable des forces de la nature n'a encore payé à la guerre qu'une faible contribution : l'électricité n'a apporté aux armées que le télégraphe et le téléphone avec et sans fil. Ne nous ménage-t-elle pas la surprise d'une participation plus directe et surtout plus active ; déjà elle s'est essayée à électrocuter les imprudents qui s'aventuraient dans certains réseaux de fil de fer, déjà elle a tenté de faire exploser des mines à de grandes distances ; qui sait si demain un savant ne trouvera pas le moyen de capter les ondes hertziennes en des faisceaux qu'il dirigera à son gré. Alors, et en quelques instants, de nouveaux engins, du genre de ceux qu'ont prédits les Jules Verne et les Wells, feront leur apparition et poseront les plus terribles problèmes.

Cette évocation d'un matériel de guerre chaque jour plus perfectionné et chaque jour plus meurtrier est-elle provoquée par la visite de ces établissements spéciaux, à l'architecture caractéristique sinon harmonieuse, dont la porte est défendue par un factionnaire et qui porte orgueilleusement à son frontispice le mot traditionnel : Arsenal ? En aucune façon. C'est en flânant dans les champs qu'on compte les tracteurs capables de se transformer en chars blindés ; c'est en roulant en chemin de fer qu'on voit défiler les cheminées de ces usines d'où un bureau d'études avec quelques vérificateurs feront sortir des canons, des mitrailleuses, des obus ; c'est en regardant en l'air qu'on voit passer l'avion Paris-Londres qui peut se charger d'explosifs et aller, demain, bombarder une ville quelconque ; chez votre teinturier vous pouvez rencontrer un voyageur de la prochaine fabrique de gaz toxiques et la contemplation même de la Tour Eiffel n'est plus sans inspirer la crainte de quelque meurtrière surprise. C'est le pays entier qui est un immense arsenal ; sa production du temps de paix constitue l'armement même du temps de guerre ; et plus son activité pacifique est grande, plus les progrès pacifiques de son industrie sont considérables, plus sa puissance meurtrière

est redoutable : l'œuvre de vie perfectionne l'œuvre de mort et, pour tout dire en un mot, qu'il le veuille ou non, le légendaire forgeron de la paix travaille pour la guerre.

Voilà le second aspect du phénomène et il est peut-être plus grave que le premier : la guerre des machines ne cesse pas avec les hostilités. La paix a arrêté la guerre, mais elle continue les machines ; les progrès des armes n'ont aucune raison de marquer un palier, car l'armement n'est plus une spécialité d'arsenal, il est devenu une partie de l'outillage économique du temps de paix d'une nation et on l'appelle avec raison son « potentiel de guerre ».

Ainsi la question du matériel de guerre nous apparaît sous un double aspect qui lui donne un caractère de gravité exceptionnelle et justifie la place prépondérante que s'est attribuée ce matériel.

D'une part, sous la pression des hostilités un progrès inouï résultant de l'apport des sciences industrielles les plus diverses et d'autre part, la certitude que ce progrès se continue en temps de paix en même temps que se développent les industries les plus pacifiques.

Cette double constatation est particulièrement angoissante, car elle indique, pour un nouveau conflit, des conditions terrifiantes. Le fait que l'industrie normale d'un pays entrera immédiatement dans la guerre avec des méthodes éprouvées, des organisations prévues, en un mot avec une préparation du temps de paix implique que la puissance de cette industrie fera en peu de temps des progrès formidables : sous la pression impérieuse des nécessités révélées par le champ de bataille, les perfectionnements se multiplieront, les inventions surgiront d'autant plus que l'instrument capable de les essayer et de les réaliser sera là, à pied d'œuvre, avide de produire.

Pendant la grande guerre, il a fallu trois années environ pour amener les industries au plein rendement et ce n'est qu'à la fin de 1917 qu'on a vu se réaliser les grands efforts de matériel ; munitions à discrétion, aviation sortant par escadilles, chars d'assaut par bataillons, aussi n'est-ce qu'en 1918 qu'on a vu les grandes batailles d'armée s'étendre sur tout le front et amener une décision.

Dans un nouveau conflit, il ne faudra que quelques mois à une industrie préparée dès le temps de paix pour atteindre son plein rendement. A partir de ce moment la puissance industrielle se trouvera réglée pour introduire dans la guerre une évolution du matériel, et, parallèlement, une évolution des procédés de combat dont il nous est impossible de prévoir la portée, mais dont nous pouvons affirmer la certitude, et cette évolution élargira le domaine des possibilités tactiques au point d'y donner place aux combinaisons les plus inattendues.

La prépondérance prise par le matériel sur le champ de bataille, la participation immédiate et intense de l'industrie du temps de paix à la production de ce matériel de guerre imposent aux armées modernes la condition première à laquelle elles ne peuvent se soustraire : préparer une guerre de matériel.

Bien entendu, cette condition ne peut pratiquement être remplie dans le sens strict d'une formule ; telle nation manquera de certaines matières premières, telle autre d'une branche d'industrie, celle-ci aura peu de techniciens, celle-là est trop spécialisée ; alors des échanges seront prévus, des clientèles étrangères seront assurées. Mais partout, bien que sous des formes différentes, l'effort sera dirigé dans le même sens : en même temps que le matériel de la première heure, préparer, organiser ce qu'on appelle « le potentiel de guerre » de la nation.

(A suivre.)

Général DEBENEY.
